

JOSEPH GABEL
MENSONGE
ET MALADIE
MENTALE

ALLIA

*Mensonge
et maladie mentale*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Réification

JOSEPH GABEL

*Mensonge
et maladie mentale*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

Le présent ouvrage est le texte d'une conférence prononcée en 1966 à la Faculté des lettres de Rabat. Il a été publié pour la première fois dans le volume *Idéologies* (Paris, éditions Anthropos, 1974).

© Éditions Allia, Paris, 1995, 2016.

EN fait le titre de cette étude devrait être “Signification psychopathologique du mensonge”. Avant d’aborder le sujet proprement dit, j’aimerais consacrer quelques lignes – peut-être un peu plus – à définir ce que c’est que la psychopathologie. Il existe des choses dont tout le monde parle et qui sont pourtant singulièrement difficiles à définir. C’est le cas du concept de “maladie”. Tout le monde sait ce que c’est que d’être malade; on a consacré plusieurs ouvrages au problème de la délimitation exacte du pathologique par rapport au normal, sans toujours y parvenir. Il en est de même de la psychopathologie. La plupart des auteurs ont “leur” définition de la psychopathologie, définition qui éclaire un aspect du problème généralement en rapport avec les préoccupations personnelles de l’auteur.

Ainsi selon Henri Ey – sans doute le plus grand psychopathologiste français contemporain – la psychopathologie est essentiellement une *pathologie de la liberté*. C’est une définition

très belle, très profonde, mais qui correspond de prime abord à un fait banal : les hôpitaux psychiatriques sont pratiquement les seuls où le traitement implique une perte parfois temporaire de liberté. Ce sont là, en fait, des hôpitaux-prisons qui hébergent par ailleurs constamment une population para-criminelle que le jargon asilaire désigne par le nom de “médico-légaux”. Mais cette constatation banale n’est que l’une des dimensions de la définition d’Henri Ey qui est en fait autrement profonde. Le malade mental est comme écrasé par sa maladie ; cette dernière lui apparaît souvent comme une puissance étrangère et je ne vois ici qu’une œuvre littéraire pour donner une approximation valable du climat de cette époque mystérieuse où s’installe le délire : l’œuvre de Kafka et en particulier *Le Procès* et *Le Château*. Le malade le plus grave – un cardiaque, un cancéreux –, garde vis-à-vis de sa maladie au moins deux libertés essentielles : celle de comprendre et celle de mépriser. On a vu un célèbre clinicien d’autrefois – le professeur Nothnagel – dictant sur son lit de mort le récit subjectif de son agonie ; j’ai vu moi-même dans

des hôpitaux de très grands malades faisant des plaisanteries sur leur maladie. Quant à la folie, elle peut être sublime et je n'hésite pas à affirmer – les surréalistes seront de mon avis – que le délire est une des expériences esthétiques les plus valables de l'homme. Mais on imagine mal un délirant dicter la description de son expérience à une tierce personne ; je n'ai jamais vu un malade mental plaisanter sur sa maladie, pas même ces maniaco-dépressifs dont tous les psychiatres redoutent l'esprit caustique. Le malade ordinaire fait corps avec sa maladie et pour cette même raison il lui est possible de s'en tenir à distance. Aux yeux du malade mental sa maladie apparaît comme quelque chose d'extérieur, d'opaque, de redoutable, dont il est impossible de se distancer. On peut "mourir debout" même quand on est sur un lit d'hôpital, mais le malade mental c'est quelqu'un qui, selon l'expression d'un psychiatre allemand, a "perdu la station debout"¹.

1. Le terme "Standverlust" (assez difficile à rendre en français) a été utilisé pour la première fois par le psychiatre allemand K. Kulenkampff pour caractériser un